

une bouche à fleur d'eau

par Anne Mounic

à Claude Vigée

- 246 -

Ce brasier est le lieu chéri de notre œuvre

La vallée, telle un ostensor, fait danser la brume sur l'azur qui jusques à elle s'incline,

comme pour la cueillir, d'un geste qui illustre ce que l'univers recèle de bienveillance, au moment où la lumière embrasse chaque être dans une magnifique symphonie de lueurs.

Peut-on vivre en paix dans la clarté ?

En paix, je veux dire, dans la suspension de cette inquiétude qui toujours nous taraude, inquiétude du néant de toute entreprise singulière, engloutie qu'elle sera dans nos fins dernières.

Nous sommes les flammes d'un avenir trop certain qui dans l'éphémère resserre le possible à le faire brûler d'ardeur, de rage, de volonté, de vie.

Ce brasier est le lieu chéri de notre œuvre.
La lumière en est le reposoir.

Et sans cesse nous caressons la brume pour ce qu'elle nous dissimule et suggère, notre seul désir, sans cesse, fine lueur.

Le mot se glisse au fil de l'attente,
embryon d'une ombre tout d'abord,
que l'esprit éprouve à tâtons
et palpe jusqu'à saisir sa substance
au fond oraculaire où la fluide Eurydice
passe, silhouette de nos désirs,
car nous aspirons à saisir l'inconnu qui nous anime –

anima,

esquisse continue de l'être, dont nous captons
les éclairs au fil de l'attente.

Nos âmes sont des brasiers, et l'attente est attente d'un autre,
au plus intime, en deçà de la conscience diurne,
une présence fuyante mais immanente.

Notre pouvoir de divination s'étoffe de sa chair au long cours
d'une attentive patience.

Patience et existence riment comme une seule et même chose.
L'une accorde à l'autre son armature dans l'effort
de la langue, qui goûte les mots
et fixe dans l'obscur leur contour d'être.

Parler, comme se nourrir de saveurs
et l'infini s'évase en ce double mouvement
de conscience réciproque

où ce que l'on dit étoffe le sens infiniment personnel de la vie
dans l'écho démultiplié, varié en chaque unité,
et épris de volubilité, du singulier.

Nous oeuvrons au sein de l'intime,
source claire au grand soleil,
une fois l'attente ici comblée,
maintenant (et la main tenant,
comme me le souffle mon très cher ami poète.)

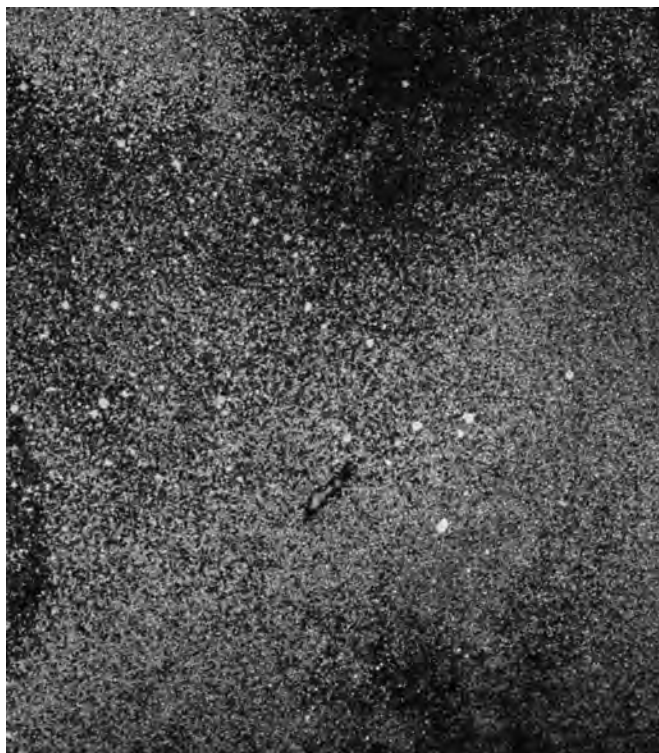
- 248 -

une bouche à fleur d'eau

Un rien qui murmure,
une bouche aux lèvres mouvantes
pour dire l'humble caresse des eaux,
l'inquiétude du limon que bouscule le courant,
l'invisible présence fluide du sempiternel mouvement,
au-dedans, au-dehors, nous englobant,
nous l'englobons, le sang, les flots,
la houle qui monte en nous, la voix,
toutes épiphanies du devenir, nous englobant,
nous l'englobons, au-dedans, au-dehors,
à la croisée des profondeurs et de l'ouvert,
ce rien qui murmure à travers nous,
le comble de la vie qui prend forme entre nos lèvres,
une bouche à fleur d'eau
par les moirures, les remous
de cette impressionnante fluidité de l'être et du monde –

à la cime de la connaissance vive,
dépouillée du tragique et de l'orgueil,
et s'écoulant, rapide, entre les herbes folles des deux rives,
sans cesse perdue, sans cesse reprise,
outre destin, outre misère,

la liberté.



Devorah Boxer, *Dix kilos IV*. Détail.
Eau-forte, aquatinte et pointe sèche sur cuivre, 1995.